

## Psychologie de la volonté dans *Un sentiment plus fort que la peur* de Marc Lévy, Une approche psycholinguistique

سيكولوجية الإرادة في رواية "شعور أقوى من الخوف" للروائي مارك ليفي، مدخل لغوي-نفسية

**Mohammad Mohammad Bassiony Zaher**

**Maître de conférences, université de Suez**

الملخص

"سيكولوجية الإرادة في رواية "شعور أقوى من الخوف" للروائي مارك ليفي، مدخل لغوي-نفسية" علم النفس هو العلم الذي يهتم بالسلوك البشري، في حين أن علم اللغة النفسي هو الإطار الذي يلتقي فيه علم النفس واللغويات. في هذه الدراسة، سنتناول نقطة تلاقي بين هذين العلمين. نهدف إلى تحديد كيف يتلقى الدماغ البشري اللغة ويمثل المعنى عبرها لبناء حالته العقلية وبالتالي واقعته العقلي. هذا هو المحور الرئيس الذي يعكس الطريقة التي يتصور بها الإنسان العالم من حوله. قوة الإرادة هي العنصر الذي يميز البشر عن بعضهم بعضًا. تمثل الأنا-المريدة لكل إنسان شخصيته وكيانه. ونحن نهدف إلى تناول سيكولوجية الإرادة من منظور لغوي في "شعور أقوى من الخوف" للروائي مارك ليفي. سوف نسلط الضوء على كيفية تحكم الإرادة في الفعل اللفظي من خلال تحليل السلوك اللفظي لشخص الرواية.

### Abstract

Psychology is the science that is interested in human behavior, while psycholinguistics is the framework where psychology and linguistics meet. In the present study, we will address the point of intersection between these two sciences. We aim to identify how the human brain receives language and represents meaning via it to build its mental state and subsequently its mental reality. This is the major axis that reflects the way in which the human being conceives the world around him. Willpower is almost the element that distinguishes men from each other. The voluntary self of each man represents his self, his personality and his being. We aim to emphasize the psychology of the will concretized by the language in « *Un sentiment plus fort que la peur* » or *A feeling stronger than the*

*fear* of Levy. We will highlight how the will controls the verbal act while analyzing the verbal behavior of the protagonists of Levy.

### Résumé

La psychologie est la science qui s'intéresse au comportement humain, tandis que la psycholinguistique est le cadre où se rencontrent la psychologie et la linguistique. Nous aborderons dans la présente étude le point de frôlement entre ces deux sciences. Nous visons à relever comment le cerveau humain reçoit la langue et représente le sens via celle-ci pour construire son état mental et à la suite sa réalité mentale. Celle-ci est l'axe majeur qui reflète la manière dont l'être humain conçoit le monde autour de lui. La volonté est presque l'élément qui distingue les hommes l'un des autres. Le moi-volontaire de chaque homme représente son soi, sa personnalité et son être. Nous visons à souligner la psychologie de la volonté concrétisée par la langue dans *Un sentiment plus fort que la peur* de Lévy. Nous soulignerons comment la volonté contrôle l'acte verbal tout en analysant le comportement verbal des protagonistes de Lévy.

Mots-clés : La psycholinguistique – Marc Lévy – *un sentiment plus fort que la peur* – le cerveau volontaire – la psychologie de la volonté

### A. Introduction :

Dans la présente étude, nous nous proposons de montrer comment la volonté de l'être humain représente l'axe principal de sa personnalité, comment sa psychique contrôle son langage et comment son langage reflète son intention. Notre étude se classe

---

comme étude binaire qui frôle, d'un côté, la linguistique et, de l'autre, la psychologie.

Le point d'intersection entre la linguistique et la psychologie appartient au domaine de la psycholinguistique cognitive. Celle-ci « consiste à étudier scientifiquement les processus cognitifs mis en jeu au cours de l'acquisition, de la perception, de la compréhension et de la production du langage écrit et parlé. Elle vise à comprendre et à analyser, à partir de l'évaluation des activités langagières et grâce à des mesures de laboratoire et à des simulations informatiques, le rôle de la mémoire, l'organisation du système de connaissances et les processus sur lesquels ils opèrent et qui définissent les manifestations observées » (Marin/Legros, 2008 : 5)

Puisque la psychologie est conçue comme la science du comportement humain, que le langage est un comportement humain, nous traiterons le langage des personnages dans *Un sentiment plus fort que la peur* (désormais *SPFP*) comme un comportement qui est essentiellement l'indice de l'état psychique du sujet parlant et surtout de sa volonté. Nous adoptons une méthode descriptive-analytique à la fois tout en prenant l'œuvre de Brigitte Marin et Denis Legros (désormais Marin / Legros) comme base méthodique. Toutefois, nous recourons à quelques autres ouvrages pertinents parce que les points de vue de Marin/Legros ne mettent pas fin définitive aux questions abordées.

Lorsque Watson voit la psychologie comme l'étude des relations stimulus-réponse (Caron, 1989 : 5), il nous invite à considérer les échanges verbaux entre les interlocuteurs comme le recto et le verso de la psycholinguistique. Ces deux constituants sont articulés par le langage. Comprendre la parole de l'autre est donc percevoir ses

intentions conformément aux règles de la langue. La production verbale de notre partenaire, conçue comme stimulus, et celle la nôtre, réponse, jouent mutuellement les mêmes rôles.

Sur le plan biologique, l'aire de Broca dans le cerveau humain est le responsable de la production du langage. Cette aire où se passent le codage et le décodage des messages est en relation directe avec les autres aires où se traitent quelques informations en provenance des sphères visuelle et auditive. (Heannerod, 2009 : 38). Le langage humain est un comportement appartenant à un système cognitif dont il représente la manifestation la plus claire. Ce système gère plusieurs processus mentaux plus ou moins complexes comme la mémorisation, la perception, l'inférence, et contrôle l'aptitude cognitive du sujet parlant et même la manière dont ce dernier utilise la langue.

Pour mettre en lumière ces processus, nous optons, dans un premier temps, pour l'analyse de la cognition. Nous visons à illustrer la relation entre l'aspect cognitif des personnages et leur volonté. Puis, nous mettrons sous spot le comportement verbal comme action volontaire où nous tâcherons à révéler la relation entre le langage et la volonté dans *SPFP*.

## B. Cognition

Dans une communication interhumaine, les interlocuteurs possèdent des connaissances universelles, une base de données et de références aux activités langagières. Le sujet parlant a déjà constitué cette base lors de sa première reconnaissance des objets autour de lui. Pour le faire, il a eu besoin du langage qui lui sert de moyen de nommer les objets, et de les communiquer avec ses semblables. Cette base de données constitue en outre la matière brute des

activités cognitives du sujet parlant. Ces activités consistant essentiellement à comprendre et à faire comprendre donnent la chance à véhiculer les représentations des connaissances du sujet parlant. C'est grâce à son système perceptif inné que l'être humain peut concevoir, analyser, organiser ces données ; ce système perceptif est axé sur le langage comme faculté de parler.

*B.1. La représentation mentale des connaissances :*

Les connaissances prennent la forme des structures permanentes dans la mémoire. Le type de ces structures se fait conformément à la nature de l'objet perçu : percevoir la propriété de tel ou tel objet, c'est prendre conscience de sa constance dans le temps, alors que percevoir un état, c'est prendre conscience de caractères modifiables. (Marin/Legros, 2008 : 13) Une telle différenciation contribue à former le type de l'usage des mots exprimant les objets pertinents. C'est toujours au prisme du langage que le sujet parlant conçoit les objets autour de lui et il essaie d'en faire une représentation cognitive suivant les règles de la langue.

Cependant, étant un phénomène social, le langage s'influence de quelques processus sociaux qui orientent la compréhension des unités langagières suivant le contexte social. Ce ne sont donc pas seulement les connaissances sur les objets et leurs caractéristiques – soit stables ou variables – qui participent au processus de la communication, ce sont encore les valeurs sociales, les systèmes de croyances des interlocuteurs et leurs manières de voir le monde.

Dans toute communication, l'interlocuteur construit une représentation de ce qu'il entend et essaie de pousser son partenaire à concevoir cette représentation à partir de sa propre parole. Cela nécessite que les deux partenaires jouissent de quelques

compétences linguistiques et universelles, qui leur permettent de s'entendre mutuellement.

« Il existe en mémoire des structures que le sujet construit petit à petit en fonction de ses expériences du monde. Batelett appelle Schéma ces structures de connaissances. Le schéma renvoie à une structure organisée, qui intègre les connaissances et les attentes relatives à un quelconque aspect du monde. » (Gaonac'h, 2019 : 89). Ces schémas sont conçus sur le modèle du monde réel. Les objets coexistent simultanément sans aucune sorte de contradiction entre eux, le cerveau les conçoit sur leur état de coexistence. Cette manière de concevoir les objets se fait selon les connaissances stockées en mémoires ; le cerveau a ainsi la capacité de travailler ces connaissances pour comprendre, déduire et même prévenir les situations et les événements futurs.

De même, pour que le cerveau humain puisse accueillir une langue, ces connaissances doivent être stables, invariantes et même fiables. Pour avoir une communication interhumaine réussie, les interlocuteurs doivent savoir cette invariance. Il leur faut un système perceptif capable de concevoir et d'exprimer ces connaissances en formules compréhensibles. C'est ce qu'on appelle en psycholinguistique *terrain commun*.

Ce terrain commun se constitue avant tout i) d'une coexistence physique puisque l'environnement perçu simultanément par les interlocuteurs forme l'ensemble de savoirs dont chacun peut supposer que l'autre possède. De surcroît, ii) la coprésence linguistique dans le prolongement de la communication, ce qui est dit par l'un ou l'autre fait partie de l'entendement entre les interlocuteurs. Enfin, iii) appartenir à une même communauté

---

signifie partager un même ensemble de connaissances et de croyances. (Caron, 1989 : 166)<sup>(1)</sup>

De son côté, Bartlett insiste sur la dimension historique de la représentation des actes. Il considère que le rappel du souvenir d'une expérience passée se fait par la reconstruction du souvenir stocké, et non pas par la réactivation de traces stockées après cette expérience. Les souvenirs ne constituent donc pas de reproductions exactes des événements passés, mais ils sont toujours dominés par la primauté du cerveau qui leur impose ses propres appréciations, déductions et actualisations renouvelables suivant la situation.

Pour avoir une bonne communication, chaque interlocuteur doit prendre en considération les représentations des connaissances chez son partenaire, puisque savoir les représentations des connaissances de l'autre représente une condition sine qua non pour le comprendre et pour choisir les mots qui lui conviennent.

William James considère que tout acte produit ou perçu par l'être humain constitue une provision de représentation des divers actes possibles stockée dans la mémoire, représentation renouvelée et tout à fait dominée par le cerveau humain. Les facteurs majeurs de la constitution de cette représentation sont les impressions kinesthésiques. Celles-ci sont, selon James, à l'origine de tout acte volontaire. Elles ne sont que l'antécédent psychique de tout acte achevé. (Heannerod, 2009 :52) Ce mécanisme qui contrôle les actes kinesthésiques, leur représentation et même leur actualisation dans le temps et dans le lieu est, selon Karllashy, « d'origine centrale », i.e. c'est le cerveau humain qui contrôle tout cela à partir de la volonté. (Heannerod, 2009 : 58) Cet aspect kinesthésique est très important parce qu'il nous donne la chance à voir de près la

concaténation entre la volonté de l'être et son comportement verbal relié à sa psychique. En outre, selon Bastian, l'activité kinesthésique « devait donc être comprise non point tant comme un 'sentiment' du mouvement passif ou actif des membres que comme une fonction de contrôle (guidance) de la motricité. Selon cette théorie, des images kinesthésiques se formeraient à partir des traces sensorielles laissées par des mouvements antérieurs, traces stockées dans le cortex et réactivées lorsque les mêmes mouvements seraient de nouveau exécutés ». (Heannerod, 2009 : 48-49)

Les activités mentales de comprendre et de produire un langage nécessitent quelques processus opérés simultanément : processus de récupérer en mémoire les signifiés évoqués par les signifiants, processus d'analyse phrastique, de construire des propositions sémantiques, d'établir leur hiérarchisation, de mettre en œuvre l'inférence et de construire la signification.

Pour bien comprendre les textes, il faut prendre en considération les niveaux du lexique, de la phrase et de la situation où se produisent le lexique et les phrases. Identifier un mot et le reconnaître parmi des milliers d'autres représente la première étape de la représentation mentale de la signification. Cela implique l'activation des informations sémantiques, phonologiques, orthographiques « dans un temps très réduit de 0.20 seconde » (Marin/Legros, 2008 : 42)

Quand on identifie le mot concerné, le cerveau humain le fait intégrer à son voisin, le conserve en mémoire et lui impose son propre pouvoir. Le cerveau le conçoit donc comme un nouvel ajout à l'ex-représentation. Cet ajout peut modifier ou bien changer complètement la représentation déjà acquise. Celle-ci est

toujours conçue comme malléable. C'est ce qui va en parallèle avec le fait que le locuteur focalise sur une certaine idée et choisit les lexiques jugés pertinents pour garantir que son partenaire comprenne son intention. Cette manière de voir les représentations s'accorde avec celle des grammairiens concevant la phrase en thème, élément déjà connu, et prédicat, le nouvel élément ajouté. Celui-ci devient de plus en plus en progression de la phrase un thème par rapport aux autres ajouts, etc.

La deuxième phase de la représentation se fait au niveau de la phrase. C'est à ce niveau que se réalise la bonne représentation puisque la représentation à ce niveau s'avère plus précise, surtout que le sens de la phrase appuyé par la prosodie et la modalité se décèle de façon plus minutieuse. Dans ce cas, i. e, au niveau d'une représentation déployée sur une phrase complète, se précisent tout clairement les autres éléments participant à bien représenter le sens comme la dimension psychologique et l'arrière-pensée du locuteur en ce qui concerne la situation abordée.

En outre, c'est au niveau de la phrase que se forme le point de vue du locuteur. Celui-ci oriente l'interlocuteur à décoder le message. Le point de vue représente la pierre angulaire de la représentation parce que le point de vue est la base sur laquelle s'établissent les repérages cognitifs entre les interlocuteurs. (Caron, 1989 : 164) Pour avoir une représentation pertinente à l'intention du locuteur, le cerveau humain œuvre les données reçues des phrases tout en les reliant à ses connaissances encyclopédiques, c'est ce qu'on appelle « l'activité de compréhension » (Marin/ Legros, 2008 : 75). Cela nécessite que toutes les connaissances soient inter-reliées. Cette connexion reflétant le génie du cerveau humain institue le

« répertoire mental » (Marin/Legros, 2008 : 30). Au sein de ce répertoire se font la mémorisation des unités lexicales et des phrases, la manipulation des informations sur les plans de (dé)/codage et le fonctionnement de la mémoire sémantique.

A ces deux niveaux, celui du mot et celui de la phrase, s'ajoute un troisième concernant la situation, celui-dit le « modèle de situation » (Martin/Legros, 2008 : 87). Celui-ci est un élément indispensable pour une cohérence globale de représentation sémantique. Le cadre où s'énoncent le lexique et la phrase fait une partie intégrante du sens parce que le *modèle de situation* couvre quelques autres éléments conçus de l'interlocuteur grâce à ses connaissances encyclopédiques concernant le message énoncé. Le travail des connaissances et la convocation d'autres actions pertinentes dépendent de la situation mentale globale du sens.

« Tout acte achevé et tout comportement perçu se sont conservés dans la mémoire sous la forme de ce qu'on appelle 'images-souvenirs'. Celles-ci représentent les idées données par les afférences sensorielles. Pour William James, tout acte volontaire est nécessairement devancé d'un autre acte psychique. Celui-ci se forme grâce à l'image anticipée des conséquences sensorielles d'un mouvement. Le cerveau humain domine ce mécanisme avec une adresse sans pareil. » (Heannerod, 2009 : 51-52) Il s'ensuit qu'il y a une intention qui gouverne tout le mécanisme de la représentation. Ainsi, toute action part d'une représentation du but, et cette même représentation est formée à partir des éléments de l'action stockés en mémoire.

Lors que le processus de représenter le sens s'effectue, le cerveau constitue le sens comme un fait réel perçu, autrement dit,

comprendre la parole de l'autre ne se borne pas à déceler le sens à partir des données sémantico-syntaxiques, c'est plutôt « élaborer un modèle mental » (Caron, 1989, 205), modèle renouvelé et enrichi par la volonté du sujet.

### *B.2. Du modèle mental à la réalité mentale :*

Le « modèle mental » constitue le cadre où se mêlent la linguistique et la psychologie, où se rencontrent les énoncés et l'intention du sujet. Il ne s'agit plus d'une simple compréhension des unités langagières, mais c'est plutôt un processus où s'enchaînent plusieurs opérations et où se rattachent plusieurs aspects linguistique, métalinguistique, extralinguistique, etc. « La volonté de bouger un membre s'accompagne d'un état mental au cours duquel sont représentées dans la conscience la quantité de mouvement, sa force et l'idée du changement de position de ce membre ». (Heannerod, 2009 : 73) L'état mental participe à la formation de tout ce qui est subjectif. Celui-ci n'est donc que ce que le sujet tire lui-même de son état mental. La volonté d'exécuter telle ou telle action s'amorce par l'état mental qui anticipe toujours la réalisation d'un certain but. Cependant, il n'est toujours pas nécessaire que l'état mental s'accompagne de réaliser un but, le sujet peut envisager une telle action sans éprouver le besoin de passer à la mise en œuvre. C'est ce qui affirme que la volonté est à l'origine de tout.

Une fois que le cerveau réalise le sens des unités langagières, y impose les évocations textuelles, les obligations contextuelles et sa propre volonté d'orienter le sens, il constitue alors sa propre réalité mentale. Cette réalité mentale représente donc le haut niveau des opérations mentales où les interlocuteurs, s'appuyant sur leurs

compétences langagières, leurs expériences déjà acquises, leurs aptitudes à évoquer les informations pertinentes à la situation vécue, peuvent conceptualiser la représentation mentale du monde. La conceptualisation se concrétise alors par l'inférence ou la projection du sens lexical au référent matériel.

Cela nécessite que la langue actualisée dans telle ou telle situation communicationnelle soit imprégnée par l'effet psychique du locuteur. Elle est la clé révélant son état d'âme et sa volonté. La volonté « est au cœur de la réalité humaine, elle intervient dans la mise en œuvre de nos intentions, de nos désirs et de nos projets, elle est la manifestation de notre être intérieur ». (Heannerod, 2009 : 10) Le langage, qui est essentiellement moyen de communication, reflète la réalité mentale du sujet parlant. Cette réalité se nourrit de son moi-cognitif qui se développe et se renouvelle sans cesse. La relation entre l'aspect linguistique, l'aspect cognitif et celui psychique s'avère si étroite que nous concevons ces trois côtés comme les piliers instituant la volonté humaine. L'intersection de trois domaines nous permet de concevoir le langage comme le miroir qui reflète l'état psychique de l'interlocuteur ainsi que son intention déchiffrée par sa parole.

Jusqu'à maintenant, nous relevons que tout acte verbal ou bien tout comportement humain – et surtout celui verbal – a pour origine une volonté certaine. Ce comportement verbal se structure en fonction de la volonté du locuteur. La volonté est à l'origine de tout. Dans ce qui suit, nous essayerons de montrer le rôle de la volonté dans le comportement verbal des personnages de Lévy dans *SPFP*.

C. Le comportement verbal comme une action volontaire :

Marc Lévy réussit à bien construire *le terrain commun* des personnages dans son univers romanesque. En ce qui concerne *la coexistence physique*, elle est bien remarquée dans le texte, puisque l'univers romanesque se constitue essentiellement de la coexistence physique des personnages. Cependant, ce qui est original chez Lévy c'est qu'il a mis l'accent sur une autre sorte de la coexistence chez ses protagonistes, c'est *la coexistence psychique*, si nous pouvons dire. Dans l'exemple (1) :

(1) – [...] Je ne vous ai pas connue mais vous avez habité mon enfance. Vous m'accompagniez sur le chemin de l'école, je faisais mes devoirs sous votre surveillance. Je vous confiais tous mes secrets. J'ai puisé en vous tant de force. Vous m'aidiez à traverser les épreuves de mon adolescence. Vous me guidiez. Quand je réussissais quelque chose, c'était toujours grâce à vous, et lorsque j'échouais, c'était aussi votre faute. [...] Comme certains récitent une prière en s'endormant, je m'adressais à vous » (Lévy, 2013 : 300-301)

Cette scène se déroule à la fin du texte lorsque Suzie rencontre, pour la première fois, sa grand-mère présumée morte. Les deux axes majeurs y sont les pronoms « je » et « vous ». Suzie a rendu de sa grand-mère l'élément crucial de sa vie, elle l'a prise comme une mère, comme un modèle à suivre, comme l'élément qui lui offre la stabilité psychologique. Vu que sa mère était faible, Suzie cherche dans la grand-mère le substitutif typique. Elle puise de la grand-mère toutes ses forces, elle va jusqu'à la rendre dieu, elle s'adresse à la grand-mère comme les autres s'adressent à Dieu.

Cette coexistence psychique s'affirme encore avec un autre personnage, Salomon qui dit :

(2) – [...] On peut être avec quelqu'un pour fuir sa solitude, [...].  
On peut parler à quelqu'un en écoutant la voix d'un autre, regarder  
quelqu'un dans les yeux en voyant ceux d'un autre. » (Lévy, 2013 :  
62)

Salomon parle ici de la coexistence physique qui ne lui représente rien et évoque la coexistence psychique, ou bien la coexistence volontaire où il fait de son partenaire son être aimé. La volonté de construire une certaine existence s'incarne bien dans (2) où Salomon nie complètement le réel vécu et forme à son gré un autre réel imaginaire. Le message est donc que c'est nous qui formons notre existence, qui donnons vie à ce qui est absent.

D'ailleurs, l'endroit où existent les protagonistes représente un élément significatif du terrain commun dans *SPFP*. Pour arriver à son but, Suzie recourt à quelques personnes qui l'ont aidée. Chacun lui a donné un coup de main dans une phase de sa tentative. Le texte s'ouvre sur la scène de Suzie et Shamir sur le sommet d'une montagne où se trouvaient les épaves de l'avion. Dans ces épaves se trouvait la preuve de l'innocence de sa grand-mère. Suzie et Shamir acceptent d'aborder un très mauvais endroit où le temps gèle les nez et les oreilles. Les deux personnages se sont déjà mis d'accord d'y aller et de faire face à tous les dangers prévus. L'acceptation d'aborder ce lieu dénote leur accord mental et psychique, ce qui souligne encore leur mode de vie commun. En fin de compte, Shamir a décidé de se sacrifier pour sauver Suzie.

Dans la seconde phase, Suzie prépare une astuce avec son parrain qui a promis le sénateur Walker, grand-père de Suzie, de la protéger. Ce parrain appelé Knopf est agent de la CIA. Il met un plan pour donner la chance à Suzie de rencontrer Andrew. Ce

dernier est journaliste, il s'intéresse aux nouvelles à teint historique. Elle réussit à attirer son attention dans l'endroit où il va habituellement, la bibliothèque. Elle se prétend lectrice tout à fait concentrée et qui est en train de rechercher quelque chose. De son propre sens, Andrew a l'impression qu'elle cache quelque chose d'important, et il décide de lui parler. L'endroit, qui est ici la bibliothèque, est significatif ; on y vient pour chercher quelque chose inconnu, c'est tout à fait réel en ce qui concerne Andrew qui trouve un sujet typiquement souhaitable. La bibliothèque, ambiance de savoir, constitue alors un endroit crucial dans la démarche des actions, c'est toujours à la bibliothèque où se rencontrent Suzie et Andrew.

Les endroits fréquentés par les personnages sont présentés d'une manière tout à fait logique. Le développement de l'action romanesque y est bien renoué. L'existence des personnages dans ces endroits ou bien le fait d'appartenir à la même communauté se fait selon une certaine démarche visée. C'est l'endroit où vivait la famille Walker qui a forcé la famille à mener cette situation difficile. Les journaux à l'époque du scandale ont fait de Lilian Walker une traîtresse :

(3) « La femme du sénateur Walker soupçonnée de haute trahison » titrait le Washington Post. (Lévy, 2013 : 129)

(4) « Scandale dans la maison Walker » écrivait en une Le Los Angeles Time. « La femme traître », annonçait celle du Daily News. [...]. (Lévy, 2013 : 129)

Ces déclarations ont déchiré la famille Walker. Mathilde, la mère de Suzie et fille de Liliane, a choisi d'être ivrogne. La société voit les Walker comme espions et traîtres. Il s'agit d'une question de la

sécurité nationale dans une période critique de l'histoire américaine. Dans ce temps-là, la trahison est toujours soupçonnée en faveur de la Russie, la grande ennemie des Etats-Unis pendant la guerre froide. Pour pouvoir suivre la vie, Mathilde a reçu une nouvelle identité, une nouvelle vie, tout à fait loin de Liliane. Celle-ci a préféré de disparaître et Knopf l'a aidée à le réaliser. De son côté, Mathilde n'a pas pu faire face à cette situation, elle a constitué son propre monde et échappe à l'ivresse :

(5) – [...] Mathilde a tout perdu, jusqu'à son nom, le droit de poursuivre ses études, tout espoir de carrière. (Lévy, 2013 : 109)

L'aspect psychologique de Mathilde s'influence fort des propos de média. Son état psychique n'était tellement pas solide qu'elle peut envisager cette agression. Il s'agit donc d'une société dont la structure de la justice est détruite. Une société où les faibles sont toujours agressés. Ainsi Marc Lévy a-t-il bien montré le statut de la justice dans ce monde. De même, il a mis dans la bouche de Morton, un ex-journaliste qui a vu de près l'affaire de Liliane Walker, les propos suivants :

(6) – J'ai connu des procureurs généreux sachant très bien que des types qui attendaient leur tour dans le couloir de la mort n'avaient pas commis les crimes pour lesquels on allait les exécuter. Mais ces procureurs préféraient s'opposer à la réouverture d'enquêtes bâclées et voir ces gars griller sur la chaise électrique plutôt que de reconnaître leur compromission. [...] (Lévy, 2013 : 142)

Si le procureur, la personne présumée gardant la justice dans toute société, agit de la façon citée dans (6), c'est à nous d'imaginer jusqu'à quel point l'injustice domine cette société. Lors que Suzie a décelé la vérité de la société et l'absence totale de la justice, elle a

décidé de protester contre ces canons et de faire face à cette injustice pour blanchir le nom de sa famille : « [...] Pour m'apaiser, elle (Mathilde) m'a parlé d'autres injustice et, pour la première fois, m'a révélé ce qui était arrivé à sa mère, ce que l'on avait fait subir à notre famille. Cette nuit-là, j'ai fait le serment de venger ma grand-mère. Je tiendrai cette promesse. » (Lévy, 2013 : 109). Cet énoncé souligne pourquoi Mathilde a opté pour ce comportement, la justice est absente dans tous les secteurs de la vie dans cette société. En revanche, Marc Lévy présente Suzie comme une personne de volonté qui jure de défier toute la société pour reprendre l'honneur de sa famille.

Appartenir à la même communauté, troisième élément du terrain commun,<sup>(2)</sup> est le partage de la même langue et de mêmes croyances et intérêts. Lévy met dans la bouche de ses protagonistes une langue française familière maîtrisée par tous. En ce qui concerne la croyance, il attire notre attention sur la croyance des personnages : (7) – Avec tout ce que j'ai pu voir dans ma carrière, j'ai déjà du mal à croire en Dieu. (dit Knopf). (Lévy, 2013 : 107)

Knopf prend appui sur ses propres expériences pour révéler sa croyance, il ne croit pas en dieu. Il voit que c'est l'être humain qui fait tout. Il s'agit d'une société où les religions n'ont aucune influence sur les êtres humains, chacun construit sa propre croyance. La formule « j'ai déjà du mal à croire en Dieu » met l'accent sur que Knopf ne croit ni à l'existence de dieu ni à son influence sur les créatures. (Cadiot, 1993 : 27). Il se présente comme un personnage pratique. Il se base dans son raisonnement sur sa carrière, constituant social par excellence, pour relever les traits de cette société.

De même, Suzie et Andrew évoquent leur croyance dans :

(8) – Vous croyez aux coïncidences, mademoiselle Baker ?

– Non.

– Moi non plus. (Lévy, 2013 : 118)

Lévy offre des personnages croyant en pragmatisme, optant pour le matériel et rejetant le spirituel. Ce pragmatisme se révèle dans le récit lorsque Suzie exploite les conditions de Shamir qui : « n'avait pas pu terminer ses études, faute de moyens financiers. » (Lévy, 2013 : 13) Pour le pousser à accepter sa demande, elle cherche à le séduire par l'argent. Elle lui a imposé ses demandes après avoir su sa condition financière :

(9) – Quarante mille dollars pour ma formation. Si vous m'entraîniez les week-ends, à raison de huit heures par jour, cela ferait huit cent trente-deux heures au total. [...]. (Lévy, 2013 : 12) Il paraît que Suzie a bien conçu les lois de la société et décidé de les recruter en sa faveur. Il semble que la survivance dans ce monde est pour le plus fort, le plus intelligent, le plus malin.

De sa part, Andrew applique cette méthode de pragmatisme lorsqu'il a payé de l'argent pour que le bibliothécaire lui donne quelques informations de Suzie : « Andrew saisit un livre laissé par un lecteur sur le comptoir, glissa un billet de vingt dollars sous la couverture et le tendit au bibliothécaire » (Lévy, 2013 : 57) Il s'agit donc, dans ce roman, d'un univers où chaque homme construit sa propre croyance suivant son propre intérêt et son pragmatisme. De même, les protagonistes constituent leur propre crédo basé sur leurs désirs. Andrew rejette les instructions des religions et ne croit que ce qu'il voit de ses yeux :

(10) – [...] Je me suis retrouvé dans une ambulance entre la vie et la mort, plus proche de la mort que de la vie. Je [...] n'ai réentendu aucune voix d'ange m'appeler vers les cieux, rien de tout ce que le curé nous racontait. [...]. (Lévy, 2013 : 229)

En s'approchant de la mort, Andrew ne perçoit aucune voix d'ange ; informations révélées par les religions, il vise ainsi rejeter tout ce qui est spirituel. Pratiquement parlant, il ne trouve pendant sa propre expérience aucun indice cité par les livres saints. Il demande à Suzie de suivre la voix de son âme. Elle avoue tout clairement sa croyance à Shamir :

(11) – Certains entendent un jour l'appel de Dieu ; moi c'est celui de la montagne. Je fais le même rêve chaque nuit. Je me vois escaladant des cimes enneigées dans un silence absolu, c'est extatique. Alors, pourquoi ne pas passer du rêve à la réalité en m'en donnant les moyens ? (Lévy, 2013 : 11)

Elle entend de son intérieur la volonté de conquérir la montagne pour réaliser son but. Si les religions traditionnelles nous indiquent la croyance d'une certaine manière, Lévy le fait ici d'une autre manière basée sur l'être humain lui-même. La croyance, chez Lévy, est ce qu'on construit dans son fond, ce qu'on fait selon sa volonté.

Les derniers propos dans (11) mettent en relief le matérialisme de ces personnages. L'aspect matériel est presque l'axe majeur de leur pensée. Prouver l'innocence de sa grand-mère devient une croyance pour Suzie ; croyance vue et attestée par tout le monde :

(12) – La petite-fille de Liliane Walker est une connaissance, elle s'est fait une religion de prouver l'innocence de sa grand-mère [...]. (Lévy, 2013 : 140)

Comme tous les autres personnages dans ce monde, Suzie rejette la religion classique et forme sa propre croyance, elle croit en son intention. A la suite, elle rejette le modèle de la mère faible, Mathilde, qui ne peut pas envisager les vicissitudes de la société et elle essaie de trouver un autre modèle qui soit plus fort, celui de sa grand-mère, modèle digne d'en croire :

(13) - Auriez-vous accepté de m'entendre ? J'ai essayé, mais votre grand-mère comptait tant pour vous. Mathilde n'était que le fantôme d'une mère et vous aviez fait de Liliane votre modèle.

Comment enfoncez plus encore le couteau dans la chair vive d'une blessure d'enfance ? (dit Knopf) (Lévy, 2013 : 240)

Lévy cherche ici à rehausser la valeur de l'homme fort, l'homme qui domine tout son sort, l'homme qui croit en son déterminisme et en sa volonté. Lorsque Shamir opte pour la mort pour sauver Suzie, il met encore l'accent sur que même le fait de mourir est un choix humain.

L'appartenance à la même communauté produit quelques autres considérations comme par exemple la ressemblance sur le plan des traits personnels entre les protagonistes. Il est vrai qu'il y a beaucoup d'hommes dans tel ou tel endroit, pourquoi se retirer donc à telle personne en particuliers ? La réponse logique est : ce qui ressemble s'assemble. Nous le voyons donc nécessaire d'aborder la ressemblance entre les personnages dans l'univers de Lévy. Nous prenons sous la loupe les traits personnels qui se relatent à la volonté. La volonté de Suzie d'escalader la montagne à la recherche de la preuve de l'innocence de la grand-mère lui devient une obsession :

(14) Apprendre à grimper était devenu pour elle une obsession.

(Lévy, 2013 : 11)

Le narrateur annonce cette vérité dès l'incipit du roman. De même, Suzie dit tout clairement à Shamir pendant leur première rencontre :

(15) – Vous ne me connaissez pas. Quand j'entreprends quelque chose, rien ne m'arrête, vous n'aurez jamais eu d'élève aussi motivée que moi. (Lévy, 2013 : 11)

Elle veut ainsi le convaincre de lui enseigner comment monter à la montagne. Elle essaie de toute façon de le pousser à l'aider. Après avoir recours à l'exploitation de son besoin de l'argent, Suzie révèle dans (15) ses propres traits personnels indiquant implicitement ainsi que Shamir ne trouverait aucune difficulté avec une élève aussi motivée et aussi attentive. Cependant son obsession la pousse quelquefois à négliger les instructions de sécurité de Shamir :

(16) – Tu n'es pas prête, avait-il répété pour la énième fois. Tu ne renonces jamais quand tu as une idée en tête ?

– Jamais ! avait-elle déclaré fièrement [...]. (Lévy, 2013 : 15)

En outre, son obsession la conduit quelquefois à rejeter la politesse : Suzie était entrée dans le salon de Shamir sans qu'il l'a conviée. Elle est pressée, elle ne veut pas perdre de temps. Elle n'obéit pas à Shamir qui lui demande quelque temps pour réfléchir. Elle lui rend visite le lendemain pour avoir une réponse à sa demande :

(17) Elle était revenue dès le lendemain chercher une réponse. Elle [...] avait avancé d'un pas décidé [...]. (Lévy, 2013 : 12)

Lévy évoque dans (17) le langage du corps « pas décidé » pour relever l'enthousiasme de Suzie. L'auteur fait feu de tout bois –

verbal et non-verbal – pour mettre l'accent sur les traits personnels, le désir et l'enthousiasme de Suzie. Sa volonté la porte à endurer quelques maux physiques :

(18) – J'ai mal aux côtés et à l'épaule, gémit-il (Shamir). Et toi ?  
– Comme si j'étais passée sous un rouleau compresseur, mais rien de cassé. (Lévy, 2013 : 19)

Sa persévérance lui donne la chance à poursuivre six mois d'entraînement pour monter aux montagnes et « au cours des six mois suivants, Suzie l'avait harcelé avec sa nouvelle obsession, vaincre le plus haut sommet d'Europe » (Lévy, 2013 : 15). Son désir se développe graduellement, elle suit une démarche tout à fait logique dans sa tentative. Ce qui met l'accent sur ses capacités mentales. Elle ne révèle pas son intention à Shamir dès le début de peur qu'il refuse, ce qui souligne encore son savoir-faire :

(19) – Ton obstination à vouloir gravir le mont Blanc, c'était pour trouver cette épave ? (dit Shamir)  
– Oui [...] (dit Suzie) (Lévy, 2013 : 27)

Cela montre sa ruse et sa bonne conduite. Elle jouit de cette adresse grâce à l'aspect héréditaire reçu de sa grand-mère et aussi à la faveur de son éducation :

(20) – J'ai eu Knopf, pour parrain, j'étais à bonne école, répondit Suzie. (Lévy, 2013 : 269)

Cette habileté est aussi évoquée dans la bonne stratégie menée par Suzie qui avait passé plusieurs semaines à étudier l'itinéraire de l'avion, jusqu'à le connaître dans les moindres détails. La bonne éducation de Suzie lui permet d'arriver à son but après de longues années. Elle avoue elle-même cette vérité dans chaque étape de sa

trajectoire vers son but, elle l'annonce lorsqu'elle trouve l'avion sur le sommet de la montagne avec Shamir :

(21) – Je sais que tu es par-là, tout près. Cela fait des années que je te cherche, chuchota-t-elle. (Lévy, 2013 : 25)

Quand elle rencontre la grand-mère, elle l'annonce pour une autre fois :

(22) – J'ai fait un long voyage pour venir jusqu'à vous, si long, murmure Suzie. (Lévy, 2013 : 300)

Ce long voyage s'étend sur des années. Grâce à sa volonté, Suzie réussit à arriver à ce que les agents de la CIA ne peuvent pas arriver :

(23) – Suzie Walker et Andrew Stilman ont réussi en quelques jours à mettre la main sur un document dont nous ignorons l'existence depuis quarante-six ans, [...] (Lévy, 2013 : 169)

La volonté est à l'origine de tout. Si Suzie a réalisé son but, elle ne le fait pas toute seule, Shamir et Andrew l'ont aidée.

Concernant Andrew, il se présente à Suzie ainsi :

(24) – Je suis journaliste, on est curieux de tout dans mon métier. (Lévy, 2013 : 68)

Dans (24), Andrew se présente comme journaliste puis il met l'accent sur l'aspect majeur commun chez tous les journalistes, c'est la curiosité, le caractère le plus cherché par Suzie. Et un peu plus tard, Andrew se présente encore de la façon suivante :

(25) – Un reporter qui aime fourrer son nez dans les affaires des autres. (Lévy, 2013 : 70)

Le trait majeur d'Andrew est la curiosité, celle-ci est presque l'élément crucial dont Suzie a besoin dans sa tentative. Elle a très besoin d'un assistant curieux, persévérant, décidant, et chercheur à la portée de qui beaucoup d'informations sont autorisées. Elle

trouve en Andrew la personne typique surtout qu'il aime se mêler dans tout : « je me mêle trop souvent de ce qui ne me regarde pas » (Lévy, 2013 : 70). Elle réussit à bien choisir la personne convenable après avoir prévenu ses traits voulus. Suzie a préparé avec Knopf la manière convenable à piquer la curiosité d'Andrew pour le pousser à s'intéresser à la question Walker :

(26) - [...] je sais comment fonctionne ce type, personne ne peut lui imposer son sujet. Il faut que ça vienne de lui, sinon, ça ne marchera pas. (Lévy, 2013 : 87)

Elle peut bien découvrir la personnalité d'Andrew. Il refuse qu'on l'oblige à faire quelque chose. Pour bien convaincre ce type d'homme, il faut respecter sa volonté, lui donner l'impression que tout vient de soi-même, de son intérieur. La manière dont Suzie apparaît devant Andrew pour la première fois est bien étudiée. La curiosité d'Andrew le porte à s'intéresser à Suzie.

Encore, de son côté, Simon parle à Suzie d'Andrew, il lui révèle les caractères de son collègue :

(27) - Le plus têtu que je connaisse, répondit Simon, un des meilleurs, aussi. (Lévy, 2013 : 85)

Un peu plus tard, Suzie insiste à dire :

(28) - J'ai besoin de lui (Andrew), de sa détermination, de son savoir-faire, [...]. (Lévy, 2013 : 108)

L'obstination et la persévérance d'Andrew sont ses traits les plus remarquables, surtout lorsqu'il endure le mal-traitement de Morton et accepte de faire un voyage pour quelques centaines de kilomètres :

(29) - Monsieur Morton, j'ai parcouru une longue route pour venir vous rencontrer.

– Eh bien reprenez-la en sens inverse, elle vous paraîtra moins longue maintenant que vous la connaissiez. (Lévy, 2013 : 135)  
La réponse de Morton ne porte pas Andrew à renoncer à son but. Voire Andrew fait plusieurs voyages au Canada, en France, en Norvège et retourne aux Etats-Unis pour vérifier quelques informations :

(30) – [...]. J'ai vérifié toutes les petites villes côtières, à l'est et à l'ouest du pays, aucune ne porte ce nom-là. J'ai étendu mes recherches au Canada, sans meilleur résultat.

– Vous avez essayé en Norvège et en Finlande ?

– Pas plus concluant. (Lévy, 2013 : 148)

Les va-et-vient, entre l'Europe et les Etats-Unis et même entre quelques pays européens et à l'intérieur des Etats-Unis, mettent en relief la détermination d'Andrew. Tous les maux envisagés ne lui valent rien comparativement à la réalisation de son but. Ce qui importe est de relever la vérité de la question Walker. La curiosité d'Andrew passe comme le trait majeur dont il jouit. Cette soif de savoir, de comprendre et de découvrir est une épatante qualité qui représente le bon indice d'une volonté ferme et d'une détermination de fer. Jouir d'une bonne volonté est presque le trait commun entre tous les protagonistes dans *SPFP*.

Quant à la grand-mère de Suzie, elle était la femme d'un sénateur, elle appartenait donc à l'élite de la société américaine :

(31) – Lilly était brillante et cultivée, une femme avant-gardiste et humaniste qui n'aurait causé de mal à personne et encore moins trahi les siens. (Lévy, 2013 : 111)

(32) – D'après le compte-rendu des écoutes que l'on vient de me remettre, ils se sont amusés à visiter cette nuit les sous-sols de la

Poste Farley. Votre Liliane Walker y avait laissé un message dans une boîte postale. [...]

- Il faut croire qu'elle était encore plus rusée que nous le pensions.

(Lévy, 2013 : 169)

Dans (31), l'interlocuteur met en relief les traits personnels de Liliane tout en insistant sur sa fidélité à l'encontre des on-dit propagés par les médias prétendant que Liliane est espionne. Encore est-elle humaniste, i.e. elle fait attention à l'aspect humanitaire en traitant les autres, elle jouit de tendresse, d'intelligence et même elle est avant-gardiste. Elle est toujours distinguée par rapport aux autres. De même, dans (32), les interlocuteurs sont un chef de la CIA et quelques agents, ils avouent que Lilly est plus rusée qu'ils le pensent. Ils s'efforcent de déceler les secrets de cette femme. Elle les dépasse parce qu'elle est plus intelligente qu'eux. Lorsque Suzie arrive sur l'île que Liliane fréquentait chaque dimanche, elle nous révèle une autre qualité de sa grand-mère en posant la question suivante:

(33) - Comment ma grand-mère trouvait-elle le courage de passer ses dimanches soir seule sur cette île ?

- Elle devait être comme vous, pleine de ressources, répondit Andrew [...]. (Lévy, 2013 : 200)

L'intelligence, le courage et être pleine de ressources sont les qualités distinguant Lilly. Ces traits sont les raisons pour lesquelles Suzie opte pour le modèle de sa grand-mère. L'aspect héréditaire s'avère aussi considérable sur le plan physique que sur le plan des qualités personnelles. Knopf, qui a vécu des années avec la grand-mère, atteste que :

(34) – Vous lui ressemblez, et pas seulement physiquement, c'est bien ce qui m'inquiète d'ailleurs. (dit Knopf à Suzie). (Lévy, 2013 : 111)

La ressemblance physique entre Liliane et Suzie s'affirme en plus par une autre sur le plan mental, les deux sont têtues, la grand-mère a dit après la rencontre de Suzie :

(35) – Je sais de quoi tu parlais, George, mais c'est mieux comme ça. [...] Tu verras, si tu me servais, je suis certaine qu'elle (Suzie) le fera dès que je serai morte. Elle est aussi têtue que moi. (Lévy, 2013 : 302)

Il paraît que Suzie est le prolongement de la grand-mère, elle représente un nouveau modèle de Liliane. Lévy attire notre attention sur l'incarnation des esprits qui relie Suzie à la grand-mère, cette incarnation est due avant tout à la volonté.

La grand-mère s'acharne à laisser des traces pour celui qui s'intéresse à la vérité. Elle réussit à tromper la CIA, à garder sa vie. De sa part, Suzie réussit à blanchir son nom. Les deux personnages sont semblables. Chacune d'elles réalise son but. Suzie achève sa mission grâce à l'harmonie basée sur la ressemblance entre elle et tous les hommes qui l'ont aidée dans chaque phase. Shamir se ressemble à Suzie, le narrateur dit que : « Il suffit parfois d'un petit geste, d'une attention, pour se laisser convaincre d'avoir trouvé cet autre qui vous est si semblable. C'est ce que Shamir avait ressenti au cours de cette escapade. » (Lévy, 2013 : 10) La ressemblance est, cette fois, sur le plan de l'âme, Shamir aime Suzie, l'aide à posséder la preuve de son innocence et se sacrifie enfin pour la sauver.

La ressemblance avec Andrew est pluridimensionnelle, Suzie l'évoque en parlant d'Andrew qui était tout près de la mort :

(36) – [...] Il (Andrew) recommencera, ce n'est qu'une question de temps. La quête de la vérité est sa came, nous sommes pareils.

(Lévy, 2013 : 74)

Ils se ressemblent cognitivement, ils ont vu les mêmes expériences, ils ont frôlé la mort. Cela les a influencés tellement qu'ils se contentent. L'empreinte cognitive du rapprochement du décès les rend imperturbables. Chacun d'eux suit sa propre intuition. Nous venons de le voir chez Suzie.

(37) – Tu m'as très bien entendu, et ce n'est pas ce que tu crois ; quelque chose m'intrigue chez cette femme, je ne parviens pas encore à savoir quoi. (Lévy, 2013 : 61)

Andrew évoque ici quelque chose de son âme, quelque chose venant de son fond le pousse à s'intéresser à Suzie. Il est question d'intuition ou bien de conscience : « Il (Andrew) entendit la voix de sa conscience lui demander à quoi il jouait, qu'imaginerait-il comme excuse si quelqu'un entrait ? Et la même petite voix l'incita à quitter les lieux sur-le-champ » (Lévy, 2013 : 81). Cette conscience domine tout chez Andrew même les rêves, tout comme Suzie :

(38) Andrew ne trouva rien à répondre. Il avait rêvé de ce moment pendant des nuits entières [...]. (Lévy, 2013 : 216)

Lévy nous trace un monde où les protagonistes contrôlent leurs rêves, leurs tendances. Le savoir-faire d'Andrew le pousse à opter, dans son travail, pour ce qui convient au goût de sa patronne :

(39) – [...] elle préfère les affaires d'état et les scandales. (Lévy, 2013 : 219)

Toute la démarche d'Andrew avec Suzie est pour réaliser quelque chose qui va en parallèle avec la volonté de la patronne qui préfère

les sujets ou les enquêtes journalistiques à teneur de scandales historiques. Andrew sait bien comment orienter ses désirs vers les sujets convenables à la volonté de sa patronne. Les actes kinesthésiques relevant la volonté des protagonistes de Lévy s'avèrent dominant tous les comportements des personnages dans *SPFP*. On est dans un monde où les protagonistes recrutent tout pour arriver à leur but.

Après avoir abordé le terrain commun, il nous reste de traiter le modèle mental des personnages tout en illustrant comment ce modèle influence leur comportement verbal.

Le modèle mental chez Suzie se constitue dès l'âge de onze ans :

(40) – J'ai perdu mon innocence l'année de mes onze ans. (Lévy, 2013 : 108)

Dans ce moment-là, Suzie prend conscience à l'injustice dans la société. Elle commence à concevoir la nature de la société. Dans ce jeune-âge, elle ne peut pas bien comprendre le sens de beaucoup de choses, mais elle peut sentir le danger dans les physionomies des autres autour d'elle, puisque la sensation de la justice et de l'injustice est innée. L'être humain peut comprendre l'injustice dès l'âge où il a conscience du monde autour de lui. Nous venons de citer les propos de Mathilde qui constituent le contexte<sup>(3)</sup> dont l'énoncé (40) fait partie, il s'agit d'un dialogue entre Suzie et sa mère qui révèle les types de l'injustice dans la société : « Pour m'apaiser, elle m'a parlé d'autres injustices et, pour la première fois, m'a révélé ce qui était arrivé à sa mère, ce que l'on avait fait subir à notre famille. Cette nuit-là, j'ai fait le serment de venger ma grand-mère. Je tiendrai cette promesse » (Lévy, 2013 : 109). Suzie prend à sa charge de

venger sa grand-mère. Elle doit chercher un exemple à suivre sur qu'il soit un des siens. Elle rejette l'exemple de sa mère, Mathilde, qui se donne à l'ivresse et refuse la vie en essayant de se suicider. Toutefois, Suzie affirme que la conduite de sa mère est logique puisqu'elle a perdu tout. Suzie trouve cet exemplaire chez Liliane comme dans (13) :

(13) - Auriez-vous accepté de m'entendre ? J'ai essayé, mais votre grand-mère comptait tant pour vous. Mathilde n'était que le fantôme d'une mère et vous aviez fait de Liliane votre modèle. Comment enfoncer plus encore le couteau dans la chair vive d'une blessure d'enfance ? (dit Knopf) (Lévy, 2013 : 240)

Suzie ne trouve dans sa mère ce dont elle a besoin. Au dire de Knopf, Suzie constate que Mathilde n'est que le fantôme d'une mère. La mère devient ainsi parce qu'elle a vu de près l'affaire Walker entière, elle a souffert de tous les maux du scandale, sa vie est bouleversée à la suite de ce fait. Elle a perdu presque toute sa vie, il s'ensuit qu'elle se voue aux vins. Elle ne possède pas la psychique solide qui l'aide à faire face à cette situation. Suzie a bien compris la nature de sa mère, elle a cherché chez Liliane le modèle de la mère forte, une mère capable d'envisager les situations difficiles. Bien que Suzie ne rencontre pas la grand-mère, elle constitue psychiquement son modèle à son gré.

Suzie forme elle-même son modèle mental qui se développe de temps en temps sans cesse pour devenir une réalité mentale. La réhabilitation de la famille Walker devient pour Suzie une religion comme dans (12) où l'agent de la CIA atteste que Suzie rend la preuve de l'innocence de la grand-mère comme une religion. Les actes kinesthésiques formés dès l'âge de onze ans

constituent les représentations du réel vécu par la jeune-fille, un réel qu'elle refuse et décide de le changer. Les déclarations des journaux, (3) et (4), attisent la volonté de Suzie de blanchir son nom. L'injustice dans la société citée dans les propos de Morton, (6), vient assurer qu'il faut protester contre tout ce qui est injuste. Elle forme sa propre croyance et reçoit sa propre révélation. Cette révélation lui vient de son âme, de sa détermination et de sa volonté comme nous le voyons dans (11). Suzie veut passer de l'imagination à la réalité, elle commence à mettre son but en œuvre. Elle précise son point de départ, elle cherche le message dans les épaves de l'avion sur le sommet du Mont Blanc :

(41) Elle avait passé des semaines à étudier l'itinéraire, jusqu'à le connaître dans ses moindres détails.

- De toute façon, tu arrives toujours à tes fins. (dit Shamir). (Lévy, 2013 : 16)

Elle cherche un guide qui lui apprend comment monter aux montagnes. Après quelques renseignements, elle trouve Shamir. Elle étudie bien sa situation, ses besoins pour en profiter dans sa tentative. Comme nous venons de le citer dans (11), Shamir n'a pas pu terminer ses études, vu qu'il ne possédait pas l'argent suffisant. Avec l'offre de Suzie, il pourrait le faire. Elle réussit ainsi par son pragmatisme, elle lui offre ce dont il a besoin, l'argent. En même temps, elle ne lui révèle pas sa propre intention. Elle lui montre sa bonne détermination pour le pousser à accepter son offre comme dans (15) où elle lui révèle que rien n'influence sa détermination. Lorsque Suzie arrive aux débris de l'avion, elle s'y adresse en chuchotant :

(42) – Je sais que tu es là, tout près. Cela fait des années que je te cherche. (Lévy, 2013 : 25)

La réalité mentale de Suzie se déclare dans ses propos adressés à Shamir :

(43) – Qu'est-ce que tu cherches ?

– Ce qui m'appartient. (Lévy, 2013 : 29)

La volonté de capter le message dans la grotte devient une obsession contrôlant toute la vie de Suzie. Trouver ce message représente la première étape de sa tentative.

Après avoir obtenu le message, elle s'assure que la preuve existe, elle peut donc poursuivre sa tentative. Cependant, la mort de Shamir lui représente un obstacle. Pour le surmonter, elle recourt à Knopf pour lui chercher un autre assistant qui lui donne un coup de main pendant les autres étapes. Elle déclare à Knopf :

(44) Aidez-moi à blanchir son nom, c'est tout ce que je vous demande. (Lévy, 2013 : 112).

Elle réussit à le convaincre de sa réalité mentale de telle manière qu'il adopte le même but. Le point de vue qu'elle adopte dans (44) est qu'elle est la petite-fille du sénateur Walker, une jeune femme qui était infligée de quelque injustice, et qui a besoin d'un coup de main pour arriver à son but. Le point de vue de Suzie dans (44) constitue le premier pas dans la formation de la réalité mentale de Knopf : prouver l'innocence de la grand-mère. Knopf aide Suzie à trouver le type convenable à la mission. Suzie et son parrain réussissent à évoquer la curiosité d'Andrew.

Suzie s'approche d'Andrew d'une méthode bien étudiée. Elle prend une place juste à côté de la sienne. Elle prétend chercher quelque chose tout en donnant l'impression qu'elle se voue complètement à

sa recherche et ne donne la moindre attention à son entourage.

Cette allure attire l'attention d'Andrew :

(45) Rarement Andrew avait vu quelqu'un d'aussi concentré.

(Lévy, 2013 : 55).

Il admire sa tenue et sa conduite comme lectrice tout à fait concentrée : « Suzie lui tournait toujours le dos, son calme et sa résignation intriguaient Andrew, mais peut-être refusait-elle de montrer ses émotions » (Lévy, 2013 : 69). La réticence de Suzie rehausse le désir d'Andrew de savoir tout ce qui se rattache à cette jeune femme. Il donne de l'argent au bibliothécaire pour savoir le nom de Suzie. Lorsqu'il commence à s'approcher d'elle, Suzie décide de lui parler tout directement :

(46) – Vous êtes si peu discret ; je disais juste que j'espérais au moins que c'était l'édition du jour ! Puisque vous faites semblant de lire, autant aller droit au but. Qu'est-ce que vous me voulez ? » (dit Suzie) (Lévy, 2013 : 56)

Grâce à la méthode suivie par Suzie, Andrew sent qu'elle cache quelque chose d'important. Il commence ainsi à construire son propre état mental à propos de Suzie. Il cherche sur internet tous les noms de Suzie Baker, mais en vain, ce qui attise plus sa curiosité. Il se demande en cherchant le nom sur internet : « Qui êtes-vous, Suzie Baker ? » (Lévy, 2013 : 76) Andrew suit son intuition :

(47) Il entendit la voix de sa conscience lui demander à quoi il jouit, qu'imaginerait-il comme excuse si quelqu'un entrait ? Et la même petite voix l'incita à quitter les lieux sur-le-champ. (Lévy, 2013 : 81).

L'interrogation dans (47) indique que cette jeune femme représente pour Andrew un stimulus, quelque chose le pousse à s'intéresser à

cette lectrice, quelque chose venant de son âme. Petit à petit, l'état mental d'Andrew se transforme en modèle mental à propos de Suzie. Ce modèle se développe de temps en temps avec ses rencontres avec elle et surtout pendant les aventures qu'ils envisagent ensemble à la recherche des preuves de l'innocence de Liliane :

(48) - Ma famille a fait l'objet d'un scandale national. Mon grand-père a dû renoncer à sa carrière. » (Lévy, 2013 : 121)

(49) - Ma grand-mère était innocente, je me suis juré d'en apporter la preuve. (Lévy, 2013 : 122)

(50) - La seule preuve qui aurait pu innocenter sa mère se trouvait à bord d'un avion qui s'était écrasé sur le Mont Blanc le 24 janvier 1966. [...] » (Lévy, 2013 : 123)

Andrew forme donc sa propre réalité mentale nourrie des recherches faites sur internet à l'aide de Dolorès et de la parole de Suzie qui vient de lui révéler son intention en (48 – 49 – 50).

Le modèle mental est le terrain où se révèle l'intention des interlocuteurs au moyen de leurs discours, il représente l'arrière-plan où la linguistique confine la psychologie. Dans ce modèle, se révèlent les projets de ceux qui parlent. Chaque interlocuteur essaie de communiquer sa réalité mentale avec son partenaire. Pour que celui-ci le fasse, il tient compte à tout ce qui porte un message : le langage, le non-verbal et même l'implicite. L'interlocuteur cherche à bien concevoir la réalité mentale évoquée par son partenaire. Il est tout à fait logique que la volonté nait d'abord, puis se réalise la mise en œuvre et se précise la parole exprimant cette réalité mentale. Le sujet parlant choisit minutieusement les mots dénotant les traits de sa réalité mentale. C'est ainsi que les protagonistes se

communiquent et que chacun d'eux exprime sa volonté suivant sa psychique.

L'état mental est donc celui qui distingue l'un des autres, il est presque comme l'empreinte digitale. C'est la manière de voir les choses, la manière de les manipuler et de les exprimer. La volonté se révèle ici comme l'élément majeur qui domine l'image mentale de Suzie et d'Andrew. Il est vrai que le signifié se compose chez le sujet parlant dès son jeune âge, mais la manière de l'évolution de ce signifié diffère de l'un à l'autre suivant sa propre culture, sa propre conception de l'être, sa capacité d'influencer le monde autour de lui. L'état mental qui se transforme en réalité mentale et se concrétise via la parole passe comme l'axe vital autour duquel se tisse tout ce qui est subjectif. Cette subjectivité est celle qui fait la différence entre les êtres humains et entre les deux protagonistes dans l'univers romanesque de Lévy : Suzie qui veut relever l'innocence de sa grand-mère et Andrew qui veut un tuyau pour le journal où il travaille, visant ainsi satisfaire sa patronne.

D'ailleurs, le langage de la volonté, si nous pouvons dire, se dessine dans l'emploi du mode interrogatif et du mode impératif. Les deux modes dénotent une volonté dominante qui oriente l'autre à exécuter la chose voulue. Le mode interrogatif met en relief le désir de l'interlocuteur de savoir quelque chose d'inconnu. Lorsque Suzie est avec Andrew dans la maison où la grand-mère passait ses week-ends avec son amant, Andrew laisse Suzie dormir pour chercher quelque chose dans la cheminée et il frappe avec un marteau pour délivrer ce qu'il pense un message caché, le bruit du frapement fait éveiller Suzie, elle lui demande :

(51) – Je peux savoir ce que vous faites ? (Lévy, 2013 : 203)

Elle s'étonne ainsi de ce qu'il fait et elle veut savoir à quoi il essaie d'arriver. Elle croit bien à ses compétences et l'aide à arriver au bout de leur tâche. L'interrogation révèle sa convoitise de savoir, puisque c'est bizarre de cacher quelque chose dans la cheminée. Cette bizarrerie reflète la ruse et l'intelligence de la grand-mère.

L'interrogation est aussi un élément majeur dans la langue des agents de la CIA :

(52) – [...] Êtes-vous si sûr que le dossier sur *Snegourotchka* a été détruit ? Ce qui s'est produit ce soir semblerait nous indiquer le contraire. (Lévy, 2013 : 169)

Dans (52), Littlefield, le chef de Knopf, l'interroge s'il est sûr que le dossier *Snegourotchka*<sup>(4)</sup> a été détruit. Ce dossier représente l'énigme essentiel autour duquel se tissent tous les événements du roman. La volonté s'avère ainsi l'élément constituant la réalité humaine. Littlefield cherchait au long de quarante ans à faire disparaître ce dossier, sa volonté de le faire n'est pas provisoire, il s'agit d'un monde où les êtres jouissent d'une volonté éternelle. C'est aussi le cas de Knopf qui est un homme à tenir sa promesse au sénateur Walker de bien sauver et protéger Suzie.

Quant à l'impératif, il prend une place primordiale dans la parole d'Andrew, citons à l'appui :

(53) – Venez, il faut sortir d'ici, ordonna-t-il à Suzie. (Lévy, 2013 : 165)

(54) – Souvenez-vous des recommandations de votre grand-mère à sa fille dans la lettre. Ne faire confiance à personne. [...] (dit Andrew) (Lévy, 2013 : 213)

Dans (53) et (54), Andrew s'adresse à Suzie. Dans (53), il la met en garde pour échapper au danger qui s'approche d'eux ; tandis que

dans (54) il lui conseille de suivre les instructions de sa grand-mère. L'impératif met l'accent sur la volonté d'Andrew de sauvegarder Suzie et de l'éloigner de tous les maux.

Dans chaque étape de sa tentative, Suzie recourt à l'impératif pour souligner sa volonté d'aller jusqu'à la fin. Au sommet de la montagne, Suzie dit à Shamir :

(55) – Oublie tes piolets et viens voir ! (Lévy, 2013 : 22)

Lorsqu'elle voit les épaves de l'avion au fond de la caverne, elle annonce à Shamir son intention d'aller chercher la lampe torche.

Mais il lui répond :

(56) – Viens avec moi, ordonna Shamir. (Lévy, 2013 : 22)

Lévy met en relief l'autorité dont jouit chacun d'eux sur l'autre.

Suzie paye de l'argent, elle se fait un client demandant le niveau de service le plus haut. Quant à Shamir, il jouit de l'autorité du professeur qui guide son disciple dans une recherche dangereuse.

Les exemples (55) et (56) montrent que chacun dans ce monde jouit d'une volonté et d'une certaine force qui le distingue des autres.

Personne ne se résigne. Chaque fois que Suzie se trouve obligée de retourner, elle le fait à contrecœur : « Suzie fit demi-tour à contrecœur » (Lévy, 2013 : 22), la cause en est bien connue, elle refuse tout ce qui peut l'empêcher de réaliser son but même si cela est pour sa sécurité.

Un peu plus tard, elle dit à Andrew qui vient de tomber dans la rivière :

(57) – Chut, lui dit-elle en le frictionnant. Tout va bien maintenant, respire, ne pense à rien d'autre qu'à respirer, murmura-t-elle en lui caressant la joue. (Lévy, 2013 : 196)

(58) – Vous allez d’abord vous changer, avant de mourir de froid. Nous aviserons après, répliqua Suzie d’un ton ferme. (Lévy, 2013 : 196)

(59) – Déshabillez-vous, ordonna-t-elle en se rendant à la salle de bain. (...)

– Allez prendre une douche tout de suite, vous allez attraper une pneumonie. (dit Suzie. (Lévy, 2013 :196)

Dans ces énoncés, l’impératif reflète la peur de Suzie de perdre Andrew. Elle veut le garder comme compagnon dans sa mission. Elle a peur de le perdre comme Shamir. La perte d’Andrew lui représenterait un grand dommage qui pourrait l’empêcher d’arriver à son but.

L’impératif est toujours le mode préféré des agents de la CIA qui ordonnent leurs assistants dans plusieurs occasions :

(60) – Vous quatre, dit Elias [...], vous partez en Norvège dès demain. Vous formerez deux équipes. Quand vos cibles se présenteront au musée, vous interviendrez. Knopf se rendra à sa planque, là où il espérait les retrouver, vous l’intercepterez aussi, mais en douceur. Avec un peu de chance, il se fera prendre avec le dossier. » (Lévy, 2013 :257)

(61) – Récupérez les documents et faites-les disparaître avec eux, Knopf compris. Le clan Walker m’aura pourri l’existence. Qu’elle aille donc rejoindre son grand-père en enfer. Oh, je sais ce que vous pensez, Littlefield, que je ne tarderai pas à les y retrouver, à chacun sa damnation. Le dossier *Snegourotchka* doit être détruit, c’est une question de sécurité nationale. (Lévy, 2013 : 277)

Dans ces énoncés, chaque interlocuteur jouit d’un certain pouvoir et veut imposer sa volonté aux autres. Chacun veut réaliser un

certain but qui sert ses intentions. Dans (60), Elias ordonne quatre de ses agents de partir en Norvège pour poursuivre Andrew et Suzie. Le modèle mental et la réalité mentale s'avèrent bien remarquables : il veut garder en cachète le dossier du sénateur Walker, et il paraît que Suzie et Andrew sont sur le point de découvrir quelque chose d'important contre le gré des agents de la CIA.

Aussi, dans (61), il s'agit de propos du vice-président qui commande Littlefield de se débarrasser du dossier *Snegourotchka* et encore de tuer Knopf. Il en cite la cause « c'est une question de sécurité nationale ». La volonté d'une personne appartenant à l'élite se rattache à une question plus haute, la sécurité nationale. Dans cette haute classe, la volonté peut toucher à la vie des autres. Mais, de quelle élite s'agit-il ? *Le Grand Larousse* définit le mot 'élite' ainsi : « le groupe présenté comme le plus distingué dans la société » et encore « les personnes qui occupent le premier rang dans une nation ou une société ». Suzie réussit à faire face à la volonté des agents de la CIA qui veulent garder l'affaire Walker comme confidentielle, elle arrive à son but malgré tous les obstacles. Elle peut vaincre quelques hommes appartenant à l'élite dans une société dominée par l'injustice. Voilà le message essentiel que Lévy communique à son lectorat : l'élite comprend toute personne qui jouit d'une volonté et qui est capable de changer tous ses maux, son destin, qui est capable de maîtriser tous ses problèmes et surmonter tous ses obstacles.

D. Conclusion :

La langue s'avère le miroir qui reflète l'état psychique et la volonté des personnages. Lévy nous présente un monde où les

protagonistes jouissent tous d'une volonté bien remarquée. Chacun domine toutes ses conditions excepte la mère de Suzie dont la volonté se déclare par l'essai de suicide. La volonté qui est au centre de la réalité humaine se concrétise dans le langage dont le dominant est le cerveau humain, plus précisément le cortex. Le message voulu est que c'est l'être humain qui précise son destin au moyen de sa volonté.

Nous venons de montrer comment la psychologie et la langue s'unissent ensemble et comment la volonté de l'être humain domine tout : sa langue, son silence, la manière de dire, etc. la volonté centrée dans le cerveau humain représente l'incarnation sociale de l'être humain. C'est elle qui contrôle le comportement humain au sein de la société, c'est elle qui surveille son moi cognitif, ses projets, son identité sociale, en un mot : la volonté de quelqu'un est son être.

#### E. Bibliographie

- Brigitte Marin et Denis Legros (2008), *Psycholinguistique cognitive Lecture, compréhension et production de texte*, De bœck, Bruxelles
- Daniel Gaonac'h (2019), *Quand le cerveau se cultive : Psychologie cognitive des apprentissages*, Hachette, Paris
- Jean Caron (1989), *Précis de psycholinguistique*, PUF, Paris
- Louis Guilbert, René Lagane, Georges Nioby (sous la direction de) (1989), *Grand Larousse de la langue française*, en sept volumes, Librairie Larousse, Paris.
- Marc Heannerod (2009), *Le cerveau volontaire*, Odile Jacob, Paris.

- 
- Marc Lévy (2013), *Un sentiment plus fort que la peur*, Versilio, Marseille
  - Nicole Delbecque (2006), *Linguistique cognitive, Comprendre comment fonctionne le langage*, De boeck / Duculot, Paris
  - Pierre Cadiot (1997), *Les prépositions abstraites en français*, Paris, Armand Colin.
  - William Genieys (2011) *Sociologie des élites*, Col. U., Arman Colin, Paris

---

(1) - Nous numérotions parce que nous aborderons ces éléments un peu plus tard dans notre analyse.

(2) - Voir supra p. 3

(3) - Voir supra p. 8 les exemples (5) et (6)

(4) Ce mot « *Snegourotchka* » est écrit sur l'enveloppe du message portant la preuve de l'innocence de Liliane. Il est un mot russe qui veut dire 'la fille de neige' ou 'la blanche neige', comme si Lévy attire notre attention sur l'axe majeur du texte tout entier, la fille de neige c'est Suzie.